

La muse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 5

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203084>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tée alors dans notre pays. Cette dépopulation avait plusieurs causes, entre autres, la « mauvaise méthode employée dans les campagnes pour traiter les maladies » et l'émigration. « Il y a deux espèces d'émigrations, dit Tissot : l'on sort ou pour aller dans les services étrangers ou pour chercher, dans différentes vocations, une fortune que le pays refuse. L'on pourrait appeler la première, émigration militaire; la seconde, émigration commerciale. »

L'« émigration militaire » n'existe plus chez nous. Il n'en est pas de même de l'émigration commerciale. Or, voici ce qu'en dit Tissot :

« L'expatriation commerciale, que je crois plus nombreuse, a ses inconvénients particuliers qui ne sont pas moindres; et malheureusement c'est une épidémie dont les ravages vont en croissant, par une raison simple; c'est que le succès d'un seul en détermine cent à aller courir les mêmes hazards, et que peut-être quatre-vingt-dix-huit échouent. L'on est frappé du bien, l'on ignore le mal. Je suppose qu'il soit parti, il y a dix ans, cent personnes pour aller ce qu'on appelle *chercher fortune*; au bout de six mois ils étoient tous oubliés, excepté de leurs parens : qu'il en soit revenu un cette année avec quelques biens au-dessus de sa pacotille, tout le pays en est instruit et s'en occupe, une foule de jeunes gens sont séduits et partent, parce que personne ne pense, que, des cent quatre-vingt-dix-neuf qui étoient partis avec lui, la moitié a péri, une partie est misérable, et le reste est de retour sans avoir gagné autre chose que l'incapacité de s'occuper utilement dans son pays et dans sa première vocation. Le petit nombre qui réussit est publié; la foule qui échoue reste dans un profond oubli. Le mal est très — grand et très — réel; quel en est le remède? »

« Il suffiroit peut-être de faire connoître le danger, et le moyen est aisé : il n'y auroit qu'à tenir annuellement un registre exact de ceux qui sortent, et au bout de six, huit, dix ans, en publier la liste avec le succès de leurs voyages. Si je ne me trompe, au bout d'un certain nombre d'années, l'on ne verroit pas autant de gens quitter leur lieu natal, dans lequel ils peuvent vivre heureux en travaillant, pour aller dans les pays étrangers chercher des établissemens, dont les listes que je propose leur démontreroient l'incertitude. L'on ne partirait qu'avec des avantages presque sûrs... »

« Le pays seroit plus peuplé, plus riche et plus heureux; parce que le bonheur d'un peuple qui vit sur un sol fertile dépend beaucoup de la population, et un peu des richesses pécuniaires. »

« Non-seulement l'on sort beaucoup du pays, et par là même il y a moins de gens pour le peupler; mais ceux qui y restent peuplent, à nombre égal, moins qu'autrefois; ou ce qui revient au même, parmi le même nombre de personnes, il y a moins de mariages; et le même nombre de mariages fournit moins de baptêmes. Je n'entre point dans le détail des preuves; il ne faut que regarder autour de soi pour en être convaincu. Quelles en sont les causes? Il y en a deux principales; le luxe et la débauche, qui nuisent à la population par plusieurs endroits. »

« Le luxe oblige le riche qui veut figurer, et l'homme à revenus médiocres, mais son égal au moins à tout autre égard, et qui veut l'imiter, à craindre une famille nombreuse, dont l'éducation consumerait des revenus consacrés aux dépenses d'apparat, et d'ailleurs s'il falloit partager son bien entre plusieurs enfans, ils en auroient tous très-peu, et seroient hors d'état de soutenir le train des pères. Quand le mérite est apprécié par la dépense extérieure, l'on doit nécessairement tâcher de se mettre, et de laisser ses enfans, dans une situation propre à soutenir cette dépense. De-là peu de mariages quand on n'est pas riche; peu d'enfans quand on est marié. »

« Le luxe nuit d'une autre façon. La vie déréglée qu'il a introduite affoiblit la santé, ruine le tempérament, et la propagation s'en ressent nécessairement. La génération qui passe compte des familles de plus de vingt enfans, celle qui vit ne compte pas vingt germains, celle qui vient ne connoitra plus les freres... »

A quoi tient le fumet.

Nous parlions histoire avec quelques amis.

— Eh bien, après tout, disait l'un, propriétaire

de vignes dans le centre du canton, nous n'aurions pas été si malheureux que ça, quand bien même Charles-le-Téméraire aurait été vainqueur.

— Oh ! je te comprends, fit un autre, tu n'aurais pas mieux demandé que de pouvoir vendre ton vin pour du Bourgogne.

L'est tot ma mère m'a fait.

On menistré que n'étais pas destrâ foo po son metf et que n'avâi min dè tiura, predzivè decé, delé, po reimpliaçt dâi z'altro. On dzo que predzivè dein on veladzo, lo pourro bougro s'eimbrellicoqua on momenet après que l'eut de : « Mes chers freres ! » et coumeint n'étais pas fotu dè sè rassoveni dè s'n'aleçon et d'allâ pe llien, dese âi dzeins qu'étiot à l'Eglise : « Y'aré onco bin dâi z'affèrès à vo derè, mâ coumeint ne mè farâi rein dè frémâ que vo volliaî ètrè tot asse crouïo se vo z'ein dio bin mè, y'âmo atant botsi to lo drai. »

Et dècheinde dè la chère.

Tout proche de St-Petersbourg.

Un négociant de *** rencontre un employé de la poste.

— Ah ! salut, Daniet, je suis bien content de te rencontrer. Y faut que je te demande un renseignement. Tu sais que notre Louise est donc en Russie. Ah ! elle nous a donné assez de soucis depuis une année, avec ces révolutions qui a par là-bas. Et puis on ne recevait plus point de lettres; et c'était la même chose pour celles qu'on y envoyait. Enfin, y a une semaine, elle nous a écrit. Elle va bien, Dieu merci. Justement sa mère voulait y répondre et faut-y pas qu'elle perde la lettre. Impossible de se rappeler l'adresse. Tout ce qu'on se rappelle, c'est qu'elle est dans un petit village tout proche de St-Petersbourg. Ça commence par un S; Sti..., Stru..., Sto... J'ai ce mot sur le bout de la langue, mais le diable s'y peut me revenir.

— Ah ! c'est probablement Stockholm ?

— Stock... Comment dis-tu ?...

— Stockholm.

— Stockholm ! Oui, ça pourrait bien être ça : Stockholm. Je m'en vais faire l'adresse tout chaud, pour ne pas l'oublier. Merci bien, Daniet; on boira trois décis à l'occasion.

Tout de même la plaisanterie était un peu cruelle à l'égard de ce pauvre père, impatient de donner à sa fille des nouvelles de la maison.

Entendu au passage.

— Faites-moi, je vous prie, le plaisir de me prêter vingt francs; j'en ai un pressant besoin.

— Impossible, mon cher, je ne les ai pas sur moi.

— Et à la maison ?

— A la maison, tout le monde est bien, je vous remercie. Au revoir.

Ce n'est pas de jeu.

Un médecin avait prescrit à une de ses malades, en convalescence, quelques verres de malaga.

Celle-ci s'aperçoit que le vin diminue bien rapidement dans la bouteille.

Elle soupçonne sa bonne et fait une marque à la bouteille.

Le soir, le liquide était au-dessous de la marque. La maîtresse demanda malicieusement à sa domestique si le malaga lui fait du bien.

La bonne feint de ne pas comprendre.

— Inutile de nier, Rosine, j'ai fait une marque.

— Oh ! alors, si madame fait des marques sans le dire !...

Tout ce qu'il faut.

A propos de la fondation récente d'une institution destinée à faciliter le mariage à de jeunes filles fiancées et sans fortune, en leur assurant

une petite dot, on rappelle qu'une petite ville de France avait semblable institution, officiellement administrée.

Une jeune fille se présente et demande à être inscrite ?

— Où est votre amoureux ? lui demande-t-on.

— Je n'en ai point, répondit-elle, je croyais que la ville fournissait tout.

Classée.

Un tailleur ne pouvait obtenir un sou d'un de ses clients.

L'autre matin, il refait sa note et va lui-même la porter.

Le client était encore au lit. On introduit le tailleur.

— Hé ! bonjour, M. Puppikoff, quel bon vent vous amène ?

— Je brie, mossié, de m'esciser, mais je venais apporter mon betite note.

— Ah ! bon, bon. Eh bien, prenez la petite clef qui est sur cette étagère.... Vous l'avez ?

— Vui, mossié.

— Ouvrez mon bureau; tirez le tiroir de droite, en haut... Qu'y a-t-il dedans ?

— Tutes sortes babiers.

— C'est bien ça; ce sont des notes à payer. Eh bien, mettez la vôtre avec et veuillez avoir la bonté de refermer le bureau et de remettre la clef sur la petite étagère... Là... merci, mon cher monsieur Puppikoff... A bientôt; il me faudra justement un pardessus.

Stoïque. — Un petit collégien à l'un de ses camarades :

— Dis, Charlot, combien de claques ton papa t'a-t-il données ?

— Je ne m'inquiète pas de ce qui se passe derrière mon dos.

Douloureuse constatation. — Découpé dans un roman du jour :

« Il se remit à songer à sa lointaine jeunesse. « Grand Dieu ! s'écria-t-il, combien je vois de figures absentes, à qui si souvent j'avais serré la main ! »

Œufs durs; œufs à la coque.

Il est bon de saler l'eau dans laquelle on fait cuire les œufs durs ou à la coque; ceux-ci en auront plus de saveur. Arrêter l'ébullition au moment de mettre les œufs dans l'eau bouillante, pour éviter qu'ils ne cassent.

Les œufs durs ne doivent cuire que 10 minutes au plus.

La Muse a définitivement fixé ses représentations de *Sur la pente*, l'œuvre de M. Benjamin Vallotton, aux 16 et 19 février, dans la salle des spectacles du Théâtre.

Le Théâtre du peuple a donné, mardi et hier, avec grand succès, deux représentations des *Avariés*, de Brieux. On nous annonce, pour samedi prochain, 10 février, une dernière représentation; prix réduits. Le spectacle commence par *Poussier de Mottes*, fait-divers satirique en 2 tableaux, de Jean Canora.

Georgette et Bel-Air. — M. Darcourt et M. Tapie tiennent tous deux un succès. Au Théâtre, c'est *Athalie*, de Racine, avec la musique de Mendelssohn. Costumes très riches et de style, interprétation irréprochable, figuration nombreuse. Orchestre symphonique au grand complet et, au pupitre, M. Ed. Combe.

Demain dimanche, à 2 h., matinée, *Les Millions de l'Emigré*. Le soir, à 8 heures, *La Rafale* et *Le Fils surnaturel*.

Au Kursaal, c'est *Lausanne-brigue* ! l'amusante revue qui fait salle comble à chaque représentation. Comment ne pas aller voir spectacle si bien monté, si attrayant ! Comment n'y pas retourner ! Demain dimanche, à 2 h. *matinée*, et, le soir, à 8 heures.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Houcard.
AMI FATIO, successeur.